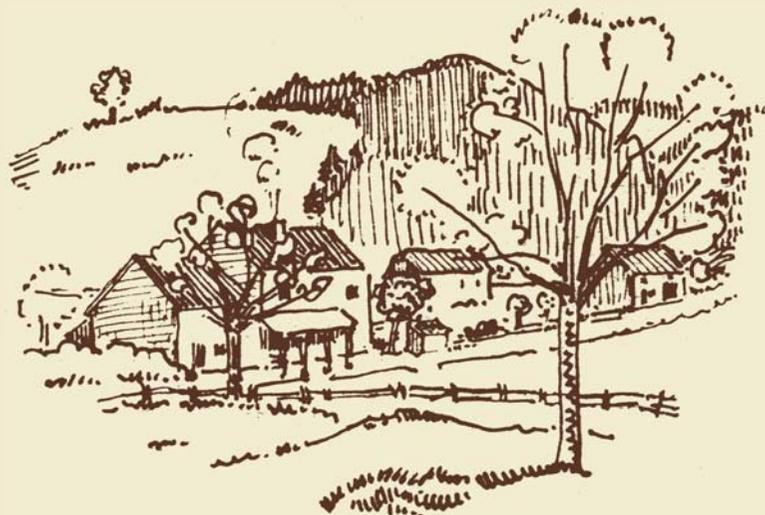


ALBERT PUTERS  
Professeur à l'Université de Liège

# SY -sur-Ourthe

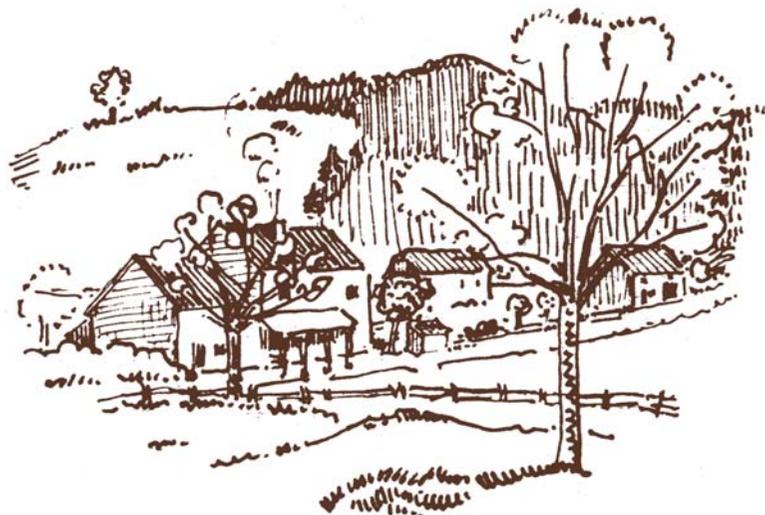


Monographie illustrée  
LIÈGE – 1946



ALBERT PUTERS  
Professeur à l'Université de Liège

# SY -sur-Ourthe



Monographie illustrée  
LIÈGE – 1946

**Recomposé et remis en page pour :**  
**<http://www.weris-info.be/pdf.html> en novembre 2020.**

© TOUS DROITS RÉSERVÉS – 2020

## Préface ou la Vue de Sy

La localité de Sy est un hameau de la commune de Vieuxville située à la limite méridionale de la province de Liège. Ce hameau d'une centaine d'habitants est assis au bord de l'Ourthe, sur sa rive droite, dans un site pittoresque dont la valeur picturale a été célébrée par le peintre Richard Heintz qui y résida durant des années et y mourut en 1929. La situation était des plus favorables à l'établissement d'une agglomération humaine qui s'y établit dans la boucle d'une rivière, sur un terrain décliné exposé au midi.

Si j'ai entrepris d'esquisser ici le « *Visage de Sy* », ce n'est pas en vue de faire de la propagande touristique. La vogue de cette bourgade est déjà assez grande. Un nombre suffisant d'amateurs de nature affluent au long de la rivière au cours sinueux se déroulant entre les rochers fameux et leur accroissement n'est guère souhaitable parce qu'il augmente les causes d'enlaidissement de ce site admirable.

On aime Sy pour des raisons diverses. On l'aime différemment. Mais on ne l'aime pas toujours en respectant le site comme il mérite de l'être. Certes, le baigneur, le campeur, le pêcheur, le grimpeur ou le simple excursionniste ne sont pas les principaux coupables. Le villégiaturiste qui y édifie une villa exotique, qu'il enseigne parfois d'un titre modeste, mais qui n'en est pas moins de formes prétentieuses ; l'indigène, le paysan, qui transforme sa métairie pour la moderniser ; l'édilité qui encourage ces agissements, sont ceux qui respectent le moins l'harmonie du site, son intégrité faite d'une certaine unité, d'une conformité de l'architecture avec la nature.

L'architecture apparaît comme l'un des facteurs perturbateurs principaux qui peuvent contribuer à l'enlaidissement. Mais on reconnaît que généralement les œuvres des siècles passés n'ont pas eu cette action néfaste. Il convient de dégager les facteurs architecturaux qui concourent à la beauté du site et

que l'attention soit attirée sur eux. À cet effet, j'ai donc projeté d'analyser les anciennes bâtisses de Sy. Par la même occasion, j'ai rappelé quelques points d'histoire locale qui se rattachent à l'habitation, constituant ainsi une petite monographie historique de la localité vue sous l'angle particulier de l'architecture.

Mais il m'a paru utile, au préalable, de présenter une vue d'ensemble de Sy qui reconstitue la localité dégagée des éléments perturbateurs. Pour cela j'ai dû me reporter à près d'un siècle en arrière : à cette époque, les villas n'avaient pas encore envahi la place et ne posaient pas leurs tâches discordantes dans la nature ; le chemin de fer ne barrait pas le paysage, les deux ponts tapageurs en ferraille ne franchissaient pas l'Ourthe ; les routes n'y introduisaient pas leurs saignées. À cette époque, la brique et le béton n'étaient pas près de supplanter la pierre et d'étendre leurs notes heurtantes en opposition avec la végétation et les roches.

À défaut de l'une ou l'autre gravure ancienne qu'eut pu nous laisser, un siècle plus tôt encore, quelque Remacle Le Loup ou Xhrouet, j'ai donc tenté de représenter le site dépouillé de toutes les nouveautés incompatibles. C'est ce que l'on retrouvera dans « *La Vue de Sy prise de l'Occident* ». Si l'on veut bien considérer cette vue, et éventuellement se reporter aussi à la situation actuelle, on pourra faire quelques remarques intéressantes. Donc, il y a trois quarts de siècles, le chemin de fer, les ponts, la route vers Vieuxville par le « *Beau Site* » et celle vers Verlaine, tout cela n'existait pas. Les communications se faisaient par des vieux chemins qui existent encore en partie de nos jours. On venait de Vieuxville par un chemin qui suivait approximativement la route actuelle, se joignait au chemin de My, puis venait rejoindre le chemin de Filot à l'embranchement du « *Sentier du Curé* » ; de là on franchissait le « *Fond des Douves* » ; ensuite on dévalait par le vieux chemin entre le « *Tiè dè Mont* » et « *So Tchampal* » pour aboutir par un détour au bas de la localité. Le chemin s'y divisait en deux branches conduisant toutes deux à des passages à gué. L'une d'elles empruntait le lieu-dit « *Narnico* » au pied des rochers, où se trouve aujourd'hui la chapelle, pour aboutir à l'Ourthe, en face de la villa de l'architecte Barzin, où se trouvait le gué, on atteignait ainsi le lieu-dit « *Nandouïr* », sur la rive gauche de l'Ourthe (commune de Tohogne), et le chemin continuait vers l'amont, en longeant le bois, vers Bomal. L'autre branche se dirigeait vers le fond du village, abordait l'Ourthe près du « *Gravier* », suivant, vers l'aval, le quartier du « *Batti* » jusqu'au moment où elle atteignait un autre passage à gué, à hauteur de la maison Verdin ; c'est par là que se faisait la communication avec Verlaine, hameau de Tohogne, situé dans

la province de Luxembourg ; en effet, au-delà du gué, sur la rive gauche de l'Ourthe, on rejoignait un chemin étroit, très rarement emprunté de nos jours, que l'on nommait la « *Voie de Weremme* », qui s'élève graduellement sur le versant dénommé la « *Herbate* », et qui aboutit aux environs de l'ancienne chapelle désaffectée de Verlaine.

Revenons un instant aux anciennes dénominations : Le « *Tiè dè Mont* » — Le Thier du Mont — désigne le versant de la colline qui domine le plus directement Sy, et au pied de laquelle s'abrite actuellement la chapelle. Un vilégiaturiste a cru comprendre erronément qu'il s'agissait du « *Tchè dè Mont* », car il percha la silhouette d'un chat en tôle découpée sur une cheminée de sa villa. « *So Tchampal* » est l'éminence suivante qui s'étend jusqu'à « *Corneilles Vaulx* », le vallon des corneilles ; celui-ci descend jusqu'au pied du « *Rocher de la Vierge* » ; certains ont déformé son nom en « *Corneva* ». Quant au « *Batti* », il s'agit d'un emplacement surélevé artificiellement par rapport au « *Gravier* » longeant la rivière. Il existe un « *Batti* » dans de nombreuses localités au bord de l'Ourthe : à Bomal, Hamoir, Tilff, Chênée ; de même qu'à Liège on a la « *Batte* ». Le « *Gravier* » existait également à Chênée, où la dénomination subsiste, et le « *Gravioule* » à Liège, où une rue porte encore son nom.

Anciennement, un chemin reliait de plus Sy à Hamoir-Lassus ; c'était au XVII<sup>e</sup> siècle le « *Chemin des Morts* » parce qu'à cette époque on enterrait ceux-ci au cimetière de Hamoir-Lassus, où nous retrouvons encore quelques pierres tombales d'anciens habitants de Sy. C'était aussi à la chapelle de Hamoir-Lassus que l'on allait entendre les offices. Je présume que le chemin qui grimpe « *So Tchampal* », à peu près parallèlement à l'ancien chemin vers Vieuxville, est le départ de cette voie des morts qui devait se poursuivre dans le ravin de « *Corneilles Vaulx* », pour se diriger ensuite vers Lassus, dans la vallée ; on retrouve d'ailleurs, à un moment donné, dans le bois, un empièchement qui constituait une partie améliorée de cette voie. Il est à remarquer aussi, qu'à cette époque ancienne, le chemin (de halage) qui passe au pied du « *Rocher de la Vierge* » n'existait pas, l'Ourthe baignant le pied de ce rocher. Le « *Chemin des Morts* » était donc la seule communication de Sy avec Hamoir-Lassus, et une communication accidentée, difficile.

C'est vers l'origine de ce « *Chemin des Morts* » que se greffait un petit embranchement allant à un puits où venaient s'alimenter les habitants du dessus. On retrouve encore ce puits sur le chemin conduisant au nouveau cimetière de Sy.

1. DODRIGNE, 1712 - 2. DODRIGNE, 1731 - 3. DIZIER - 4. LE PUIIS - 5. PERPÈTE

VUE DE SY PRI

CORNEILLE VAUX

50 M...  
F CHAMPAIGN

CHEMIN DES MORTS

CIMETIÈRE

Li 71

1  
2  
3

16

ALBERT PUTERS - FECIT 1945

10. BULTOT - 11. CHARETTE, 1855 - 12. DANS, 1774 & 1842.

DE L'OCCIDENT

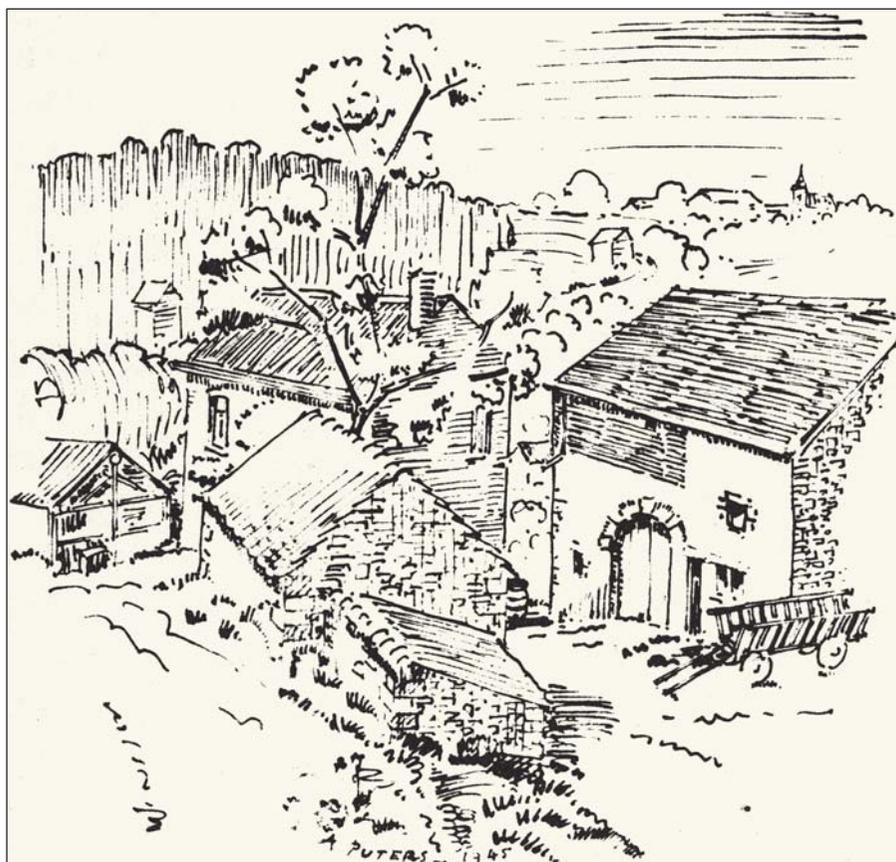


Vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle, Sy fit partie de la paroisse de Filot ; on y enterra dès lors les morts.

L'agglomération ancienne de Sy était constituée par une série de bâtisses, petites fermes pour la plupart, établies au long d'une voie dont l'ondulation s'appropriait à la topographie ; cette voie dévalait donc entre le « *Tiè de Mont* » et « *So Tchampal* ». À première vue, il semble que le chemin à pente raide qui y existe encore, soit l'ancien chemin. À vrai dire, la voie était plus sinueuse à l'origine, s'insinuant entre les différentes bâtisses qui se répartissaient de part et d'autre ; ce qui fait que l'ancien chemin passait dans les cours actuelles des fermes. Aujourd'hui, le trafic n'emprunte plus qu'une partie de cet ancien trajet ; il s'en détourne pour suivre par des pentes plus appropriées, la nouvelle route formant un crochet par le « *Beau Site* » ; il évite le « *Batti* », pour traverser l'eau par une passerelle au pont de chemin de fer et accéder à la nouvelle route de Verlaine. Cette passerelle doit être remplacée prochainement par un petit pont-route qui enjambera la rivière au début du « *Batti* ».

Il n'est pas inutile de remarquer que Sy était anciennement une localité pauvre, ayant peu de relations avec l'extérieur, et forcée de vivre de ses propres ressources. D'après les souvenirs de certains habitants, on y faisait encore au siècle dernier uniquement l'élevage des moutons et non des vaches ; on y filait la laine ; on y tissait l'étoffe ; au XIX<sup>e</sup> siècle encore, un tisserand avait son atelier contre la maison Dizier ; une forge fonctionnait au début du « *Batti* », à un endroit que les anciens dénomment encore parfois « *à la forge* » ; il n'y a pas très longtemps d'ici, chaque ménage préparait encore le vinaigre de pommes dont il avait besoin.

Faisons aussi une remarque sur l'allure générale de l'agglomération : les constructions de Sy sont orientées de deux manières. Celles du haut de la bourgade sont toutes allongées suivant la pente, c'est-à-dire que leur axe longitudinal est dans la direction nord-sud ; celles du « *Batti* », c'est-à-dire celles du bord de l'eau, sont disposées parallèlement au cours de la rivière, soit normalement par rapport aux précédentes ; il faut en excepter les fermes Dans et Charrette qui sont orientées comme celles du haut de la bourgade. Il est intéressant de faire ces remarques parce qu'elles expliquent les relations de position des immeubles les uns par rapport aux autres étant donné que les constructions sont toutes isolées ; c'est-à-dire indépendantes les unes des autres ; et cela montre qu'elles s'intègrent systématiquement au terrain, à ses contingences topographiques et géographiques.





## Monographie historique de Sy

L'ancienneté de l'habitat à Sy paraît remonter à l'époque préhistorique ; lors de la construction de la route vers Vieuxville, on a, en effet, trouvé des silex taillés. C'est également à cette occasion, ainsi qu'à celle de l'établissement des fondations de plusieurs maisons, que l'on a découvert des tombes franques ; on en voit encore des vestiges dans le jardin de l'Hôtel du Beau Site. Ces tombes, orientées d'ouest en est, étaient creusées dans le schiste et recouvertes de dalles en pierre. Elles constituaient une nécropole importante, d'une superficie beaucoup plus considérable que celle du cimetière actuel de Sy. Il semble donc qu'il y ait eu à Sy une population relativement dense aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles.

Au moyen âge, située non loin du château de Logne, Sy était englobée dans le comté du même nom, lequel dépendait de la Principauté abbatiale de Stavelot.

À cette époque, le nom de la localité s'orthographia de diverses manières dans les actes du temps : Sies en 1333, Siiez en 1335. On y mentionne l'existence d'une villa ou bien rural (Halkin et Roland, Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot – Malmédy). Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle, on écrivait tantôt Sy et tantôt Si. J'ai retrouvé sur des tombes du XVII<sup>e</sup> siècle également ces deux graphies.

L'abbaye de Stavelot possédait à Sy des terres arables et une pêcherie sur l'Ourthe. Les seuls fiefs dont on retrouve trace dans les actes consistent dans un passage d'eau et dans une cour tenable (D<sup>r</sup> L. Thiry – Histoire de l'ancienne seigneurie et commune d'Aywaille – 1938 – Tome II – page 215). Les reliefs nous renseignent que le passage d'eau fut tenu, au XIV<sup>e</sup> siècle, successivement par Messire Willem, Thomas delle Winamplanche, Jean Wachot de Hamoir ; au XV<sup>e</sup> siècle, par Johan de Don, Jean Dardenne, Maroye Wachot, Collar de Houten, Mathieu de Xhorice et Poncelet de Logne. Enfin on retrouve le pas-





Quoi qu'il en soit, la localité continue donc à être habitée au moyen âge, mais aucun édifice de cette époque, si réduit soit-il, ne nous a été conservé.

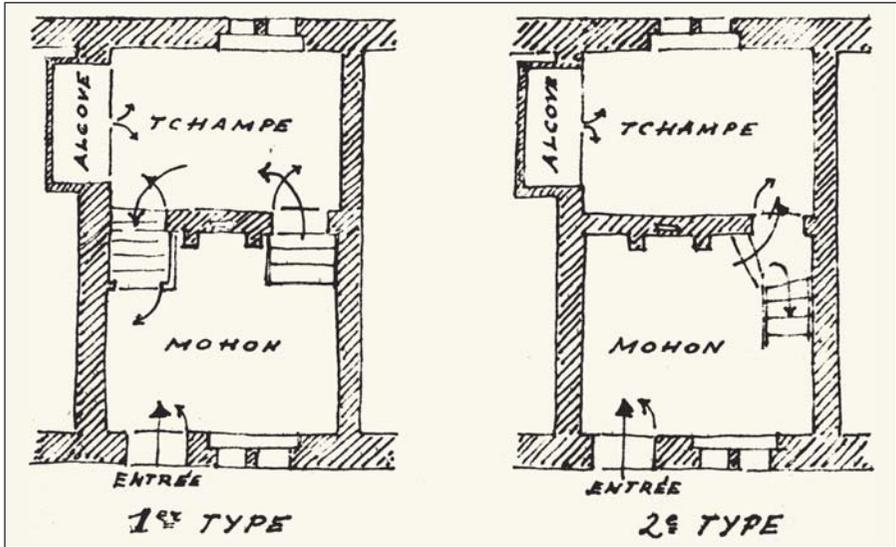
Et la cour féodale de Sy dont relevaient en fief Vieuxville, My, Ozo et Ferot (A. de Ryckel – Les communes de la province de Liège, 1892) et qui devait être une cour foncière sous la semonce d'un fief de l'abbaye et ressortissant à la cour de Stavelot par l'intermédiaire de celle de Logne (D<sup>r</sup> Thiry – Histoire de l'ancienne seigneurie et commune d'Aywaille), s'appelant « *La court Helon de Sy* » en 1472, subsistait encore au XVII<sup>e</sup> siècle, car j'ai retrouvé, au cimetière entourant la chapelle du château de Hamoir-Lassus, la croix funéraire de Martho de Sy, « *eschevin de la court de Sy* », mort en 1647.

Ce n'est qu'au XVII<sup>e</sup> siècle que nous rencontrons les premiers monuments relatifs à Sy, et ce sont des croix funéraires ; elles nous révèlent les noms de quelques habitants : Martho de Sy, déjà cité ; Quelin de Si, décédé en 1667 ; Jeanne Colard de Sy, épouse de Hubert Piercon, décédée en 1676. Tous trois furent inhumés à Hamoir-Lassus.

Mais quelles étaient les demeures de ces habitants ? Presque toutes en pans de bois, sans doute. La plupart d'entre elles ont disparu ; il reste encore quelques pignons en colombage à remplissage en torchis ; j'ai vu disparaître celui de la maison Dizier. Les toitures étaient toutes en chaume. Le plus vieil habitant de Sy, M. Mathieu, m'a déclaré qu'en son jeune temps, tous les toits étaient encore en chaume et qu'il a assisté au premier remplacement de ce genre de couverture par des ardoises en herbains, à la maison Heptia, près de la chapelle. Depuis lors, l'un après l'autre, tous les toits de chaume ont disparu.

Pourtant, au XVII<sup>e</sup> siècle on édifia en maçonnerie de moellons et pierres de taille la ferme actuellement transformée en « *Auberge du Cheval blanc* ». Mais avant d'en examiner le détail, il conviendra de dire que le plan de la plupart des fermes et maisons présente des dispositions communes jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. On trouve d'abord, à côté de chaque habitation, une petite construction indépendante qui était le fournil pour la cuisson du pain ; le dessous du fournil servait de porcherie. D'autre part, le corps-de-logis comprend, au rez-de-chaussée, essentiellement deux pièces : la première, dénommée « *li Mohon* » (la maison), par laquelle on pénètre dans l'habitation, est dallée de pierres bleues ; la seconde, surélevée de deux à quatre marches par rapport à la précédente, est munie d'un parquet en bois ; on l'appelle « *li Tchampe* » ; on y trouvait anciennement l'alcôve avec le lit, d'où son nom ; elle est établie au-dessus de la cave ; sa situation et son aménagement la ren-

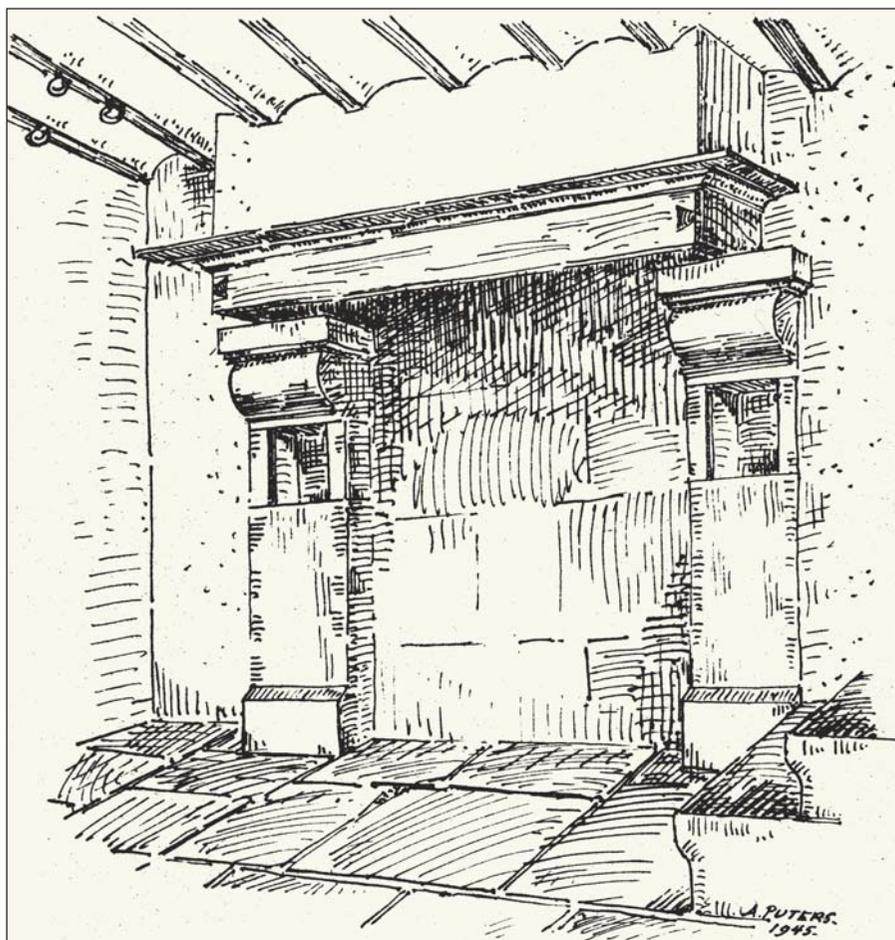
dent plus confortable et surtout plus chaude et plus favorable au séjour hivernal ; la première, par contre, est plus fraîche, plus facile d'entretien et plus pratique pour les allées et venues du séjour estival. L'étage s'appelle « *li plant-chî* » ; c'est en réalité le grenier.



Les distributions intérieures du logis.

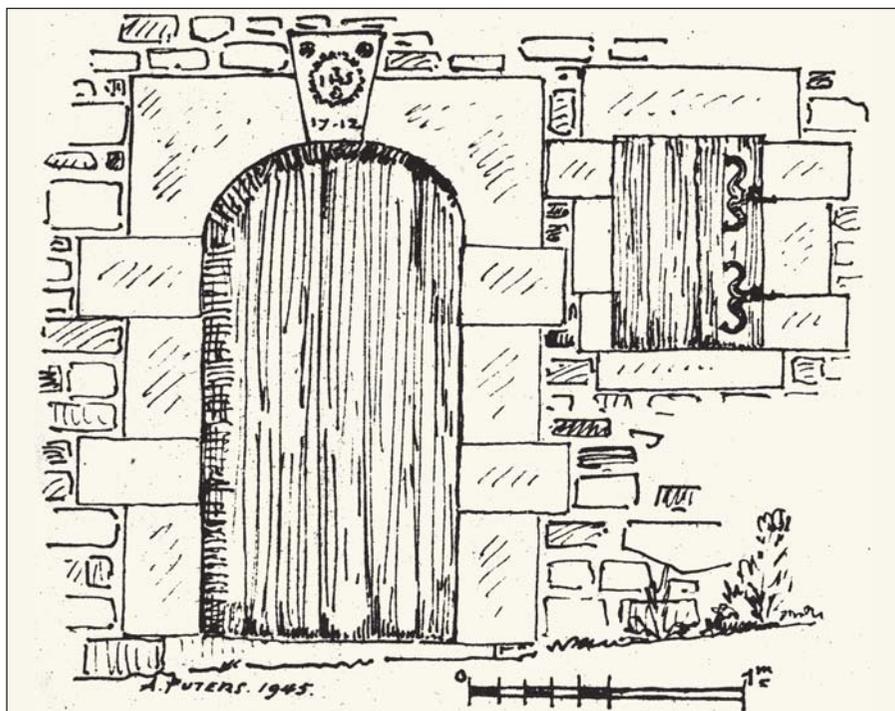
Ce type général donnait lieu toutefois, au point de vue du détail, à deux modalités d'application, suivant la disposition des escaliers. Dans l'une, à côté de la cheminée placée sur le mur du fond de la première pièce, en face de l'entrée, s'ouvre l'escalier de cave fermé par un tambour en bois ; de l'autre côté de la cheminée se trouvent les quelques marches conduisant à la « *chambre* » ; pour avoir accès à l'étage, on emprunte une volée située au-dessus de l'escalier de cave, et prenant naissance dans la seconde pièce. Dans l'autre disposition, les marches conduisant à l'« *tchampe* » font partie de l'escalier allant à l'étage ; autrement dit, l'escalier est entièrement dans le premier local ; après les trois ou quatre premières marches, il s'interrompt ; un palier permet l'accès à la « *chambre* », puis l'escalier se détourne pour continuer vers l'étage.

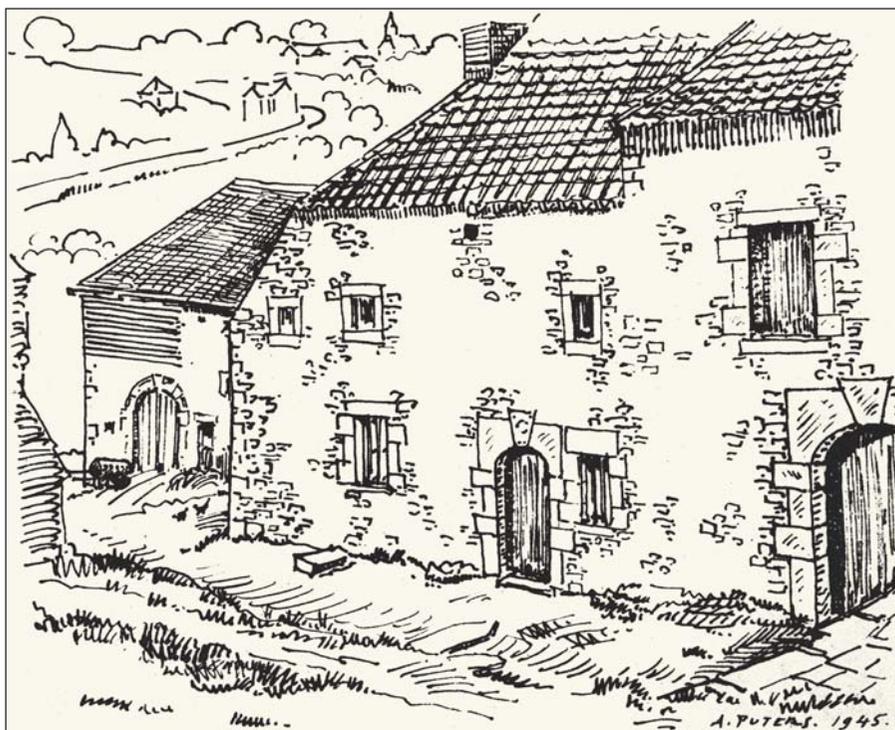
Les locaux d'exploitation agricole : étable, fenil, granges, s'alignent dans le prolongement du logis. Dans l'« *Auberge du Cheval blanc* », c'est le second type de disposition qui fut adopté ; mais — cas unique — l'escalier est en pierre, et cela jusqu'à l'étage ; le danger des inondations, à proximité de l'Ourthe, en est certainement la raison d'être.



L'« Auberge du Cheval blanc » est de style Renaissance mosane ; mais elle a été modifiée. Toutefois, à la façade postérieure et au pignon on retrouve de petites fenêtres à meneaux, caractéristiques de ce style. À l'intérieur, dans la « mohon », subsiste encore une rustique cheminée à montants en pierre et à entablement en bois ; dans chaque montant est creusée une petite armoire, sans porte, quoique des batées aient été prévues. Dans la « tchampe » se trouve encore une alcôve qui contenait anciennement le lit. Les plafonds montrent leurs solives rapprochées avec voussettes intermédiaires. Dans une aile latérale, sur le linteau d'une porte, se remarque le millésime 1685, date de l'édification des bâtiments. C'est donc là la seule bâtisse subsistante du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les fermes érigées au XVIII<sup>e</sup> siècle sont toutes de style Renaissance mosane. Ce sont des constructions en maçonnerie de moellons, avec baies encadrées de pierres de taille, toitures originaires en chaume, toujours remplacées dans la suite par un ardoisage ou plus rarement par des tuiles. Le comble est à deux versants recoupés au haut des pignons par une petite croupe destinée au passage de la cheminée. Les fenêtres à linteaux droits ont des piédroits appareillés chacun avec trois pierres jetant harpe. Parfois, elles sont géminées, séparées par un meneau. Tout cela est conforme aux règles générales du style. Quant aux portes des habitations et des étables, elles ont toutes une forme qui n'est pas commune dans les autres régions. Les piédroits sont constitués de deux pierres en délit alternant avec deux pierres posées suivant le lit de carrière ; le dessus est cintré en anse de panier et comprend trois pierres : une clé centrale dépassant un peu en hauteur deux grandes pierres découpées en arc dans le bas. À l'intérieur du logis, la disposition est celle déjà décrite avec « *li mohon* », « *li tchampe* » et « *li plantchi* », et des plafonds à solives et voussettes. Il s'agit somme toute d'une architecture de style Renaissance mosane d'application très tardive ; en retard d'un siècle en moyenne. Je vais signaler successivement les réalisations de ce style.

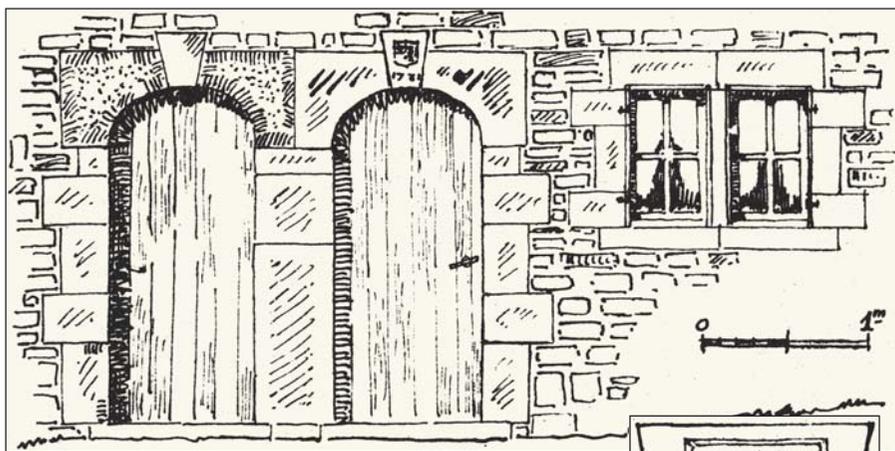




Commençons par le quartier du vieux chemin. Tout en haut, se remarque un groupe de bâtiment pittoresquement situés. Celui qui longe directement la vieille voie — en contrebas du chemin actuel — à deux portes qui répondent entièrement au type que j'ai décrit ci-avant. La clé de l'une d'elle est décorée d'un disque dentelé encerclant le monogramme du Christ ; dans les coins supérieurs, deux asters à six pétales ; enfin, dans le bas, la date 1712.

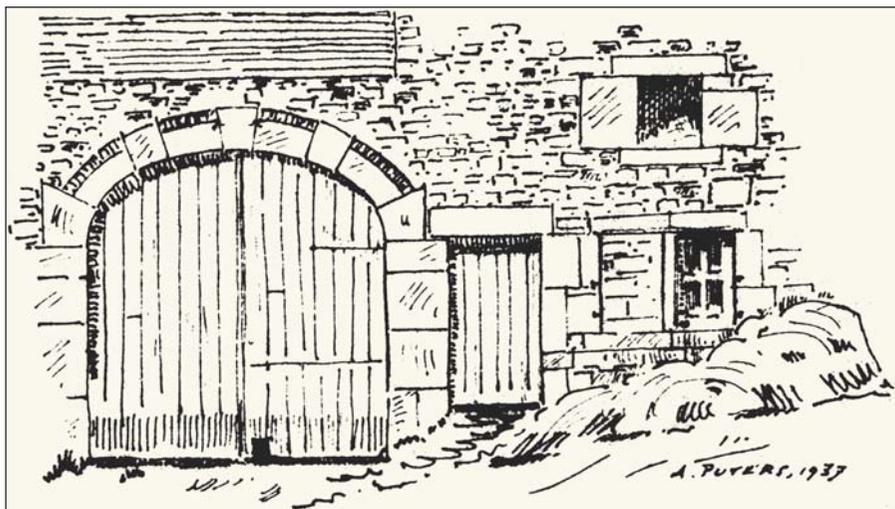
C'est la première bâtisse que nous rencontrons au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Au fond de la cour se trouve le corps de logis actuel de la ferme — tenue par la famille Dodeigne — avec deux portes jumelées, de même forme encore ; la clé de l'une d'elles est décorée d'un blason et porte la date 1731. Ce blason est celui de François-Joseph de Martini, écuyer et seigneur de My et Bierloz, décédé le 31 mai 1768. J'ai retrouvé ces armes sur sa pierre tombale



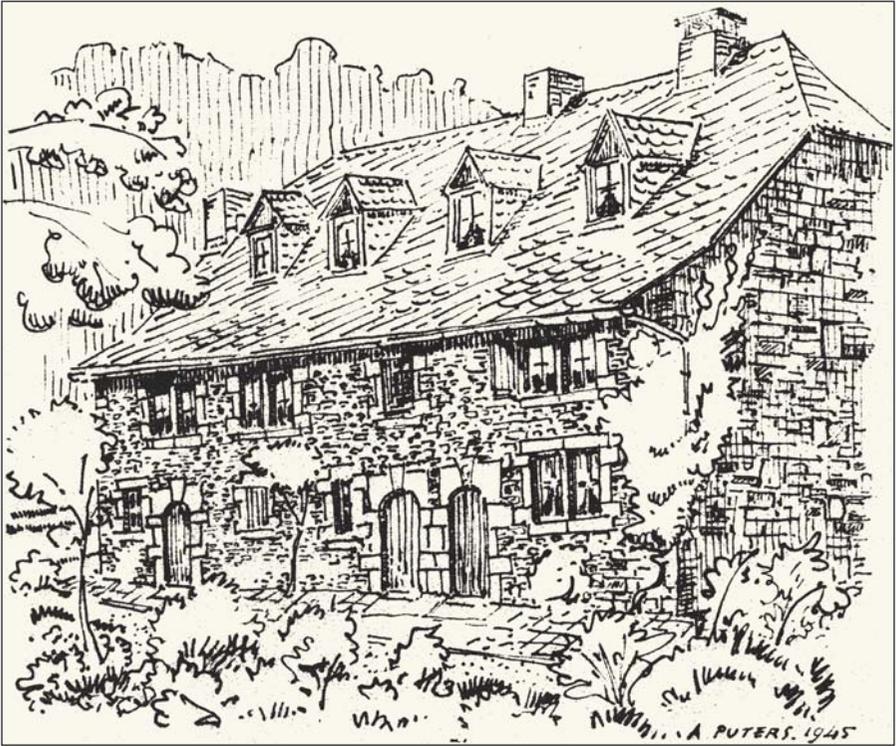
qui est encadrée dans le mur d'enceinte du cimetière de My. À l'intérieur du corps de logis, il y a encore une cheminée du même type que celui déjà décrit à propos de l'auberge du cheval blanc, mais elle est en majeure partie dissimulée.

Plus bas, voilà une grange avec étable ; la porte de la grange est terminée en anse de panier ; la partie supérieure, à la suite d'un incendie probablement, a été reconstruite en briques.



Plus bas encore, un groupe de petites constructions s'alignent le long de l'ancien chemin dévalant ; les dépendances sont en pan de bois, tandis que

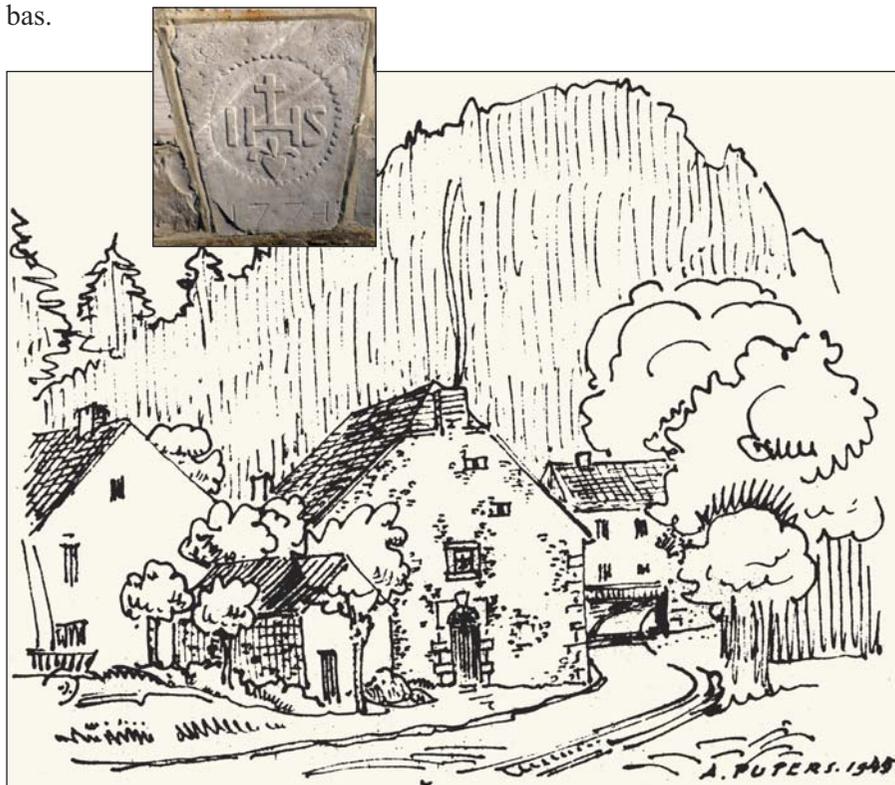
l'habitation est en moellons. C'est la demeure de M<sup>lle</sup> Dizier. Il y a quelques années, l'ancien pignon en pan de bois fut remplacé par un mur en moellons, avec potale.



Nous descendons encore, et, au pied du rocher, près de la chapelle — qui n'existait pas au VIII<sup>e</sup> siècle — s'étend un groupe de trois habitation, réunies en une seule actuellement, pour former la « maison Heptia ». Il s'agit encore du type de construction en Renaissance mosane, avec les mêmes portes. Sur la clé de l'une d'elles figure également le monogramme du Christ encerclé d'un disque dentelé et, au-dessous, le millésime 1722. C'est une construction qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, reçut la première couverture en « herbains » que l'on voit encore sur le versant vers la chapelle. Dans la toiture s'ouvrent quatre lucarnes dans chaque versant. La tourelle d'angle, vers le chemin de fer, est une ajoute datant de l'an 1900 environ.

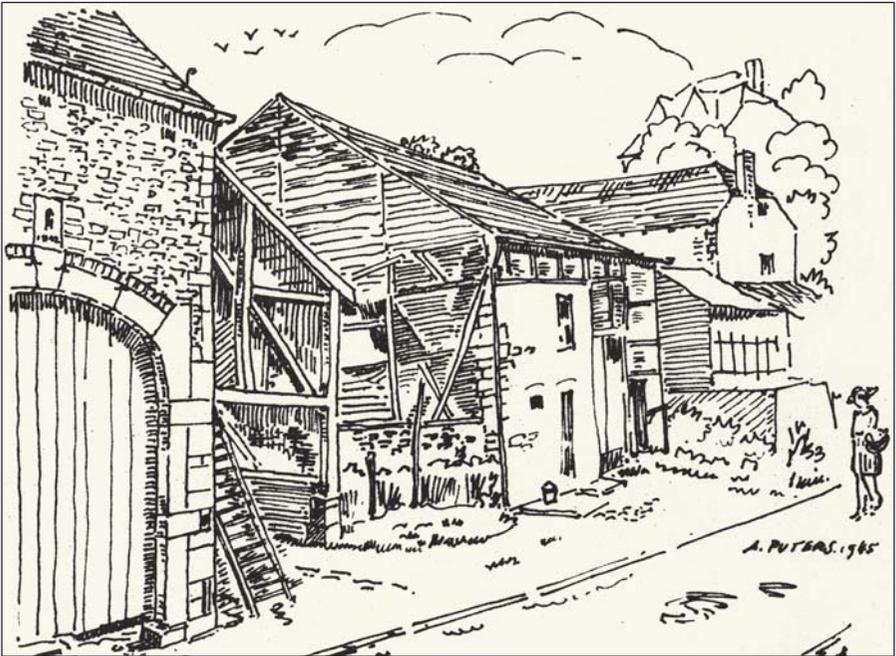
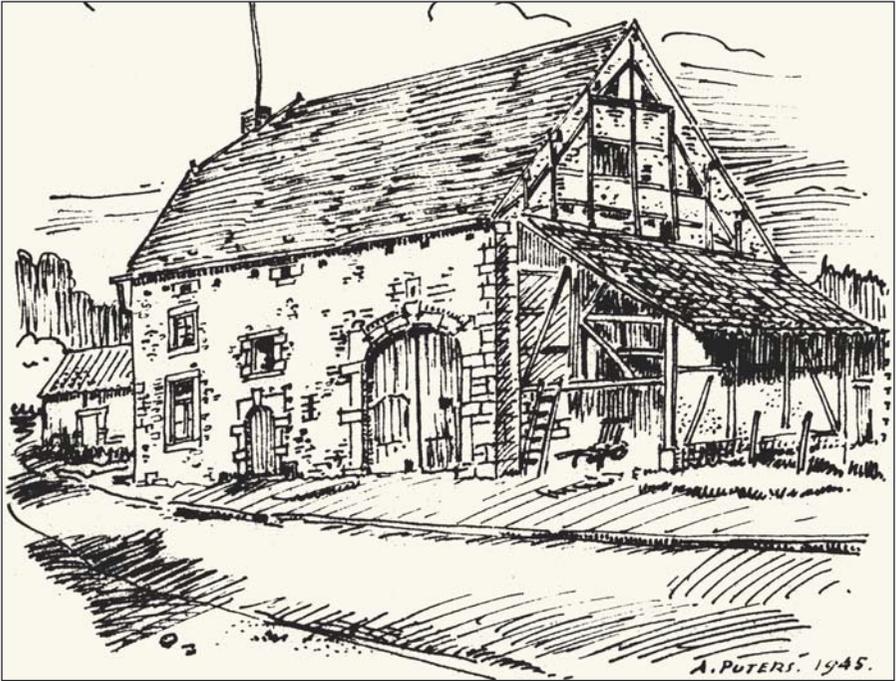
Passant ensuite sous le chemin de feenne, mais qui fut remaniée et agrandie.

Plus loin, à droite, au début du « *Batti* », voici la ferme Dans, ancienne demeure de feu Bovy, qui fut bourgmestre de Vieuxville. Elle présente son pignon de façade vers l'Ourthe. La porte du corps de logis a été surhaussée ; mais elle a conservé l'allure générale de celles du style Renaissance mosane. Sa clé est décorée encore du monogramme du Christ compris dans un disque dentelé, de deux fleurs dans les angles supérieurs, et de la date 1774 dans le bas.



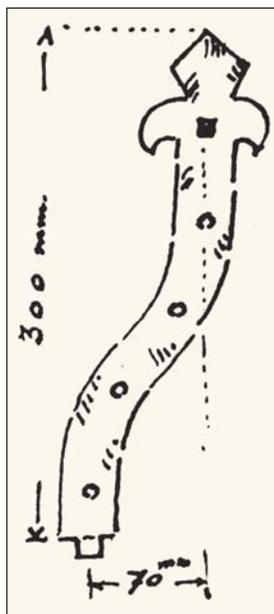
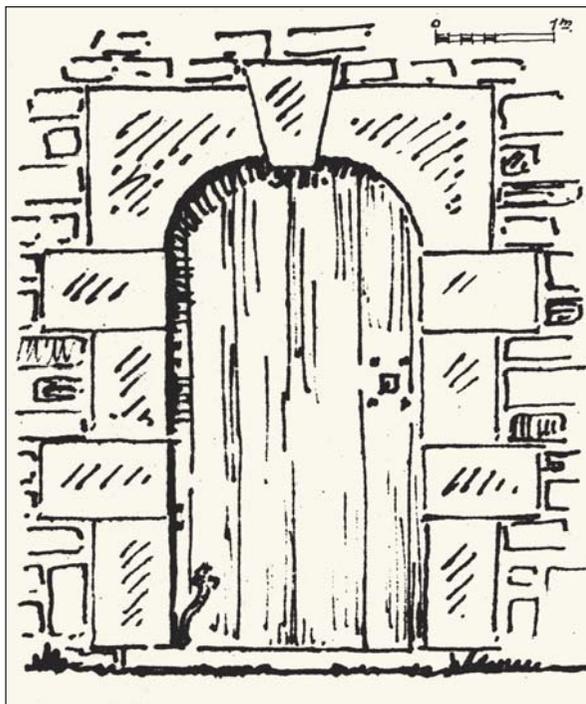
Cette ferme dont la silhouette se détache sur le fond boisé du « *Tiè dè Mont* », donne un aspect particulièrement attrayant à ce coin du village.

La façade latérale, vers la route, montre que le bâtiment comprend successivement, sous un même toit, le logis, l'étable, la grange et un hangar accolé au pignon postérieur édifié en pan de bois, avec remplissage en torchis. Un autre bâtiment, servant d'étable et de remise, s'érige près de là, dans le même alignement. Il complète le tableau rustique formé par la ferme Dans, surtout si l'on envisage son pignon protégé par des essentes de bois.

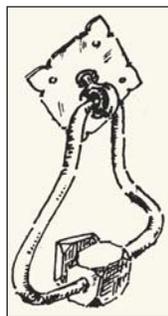


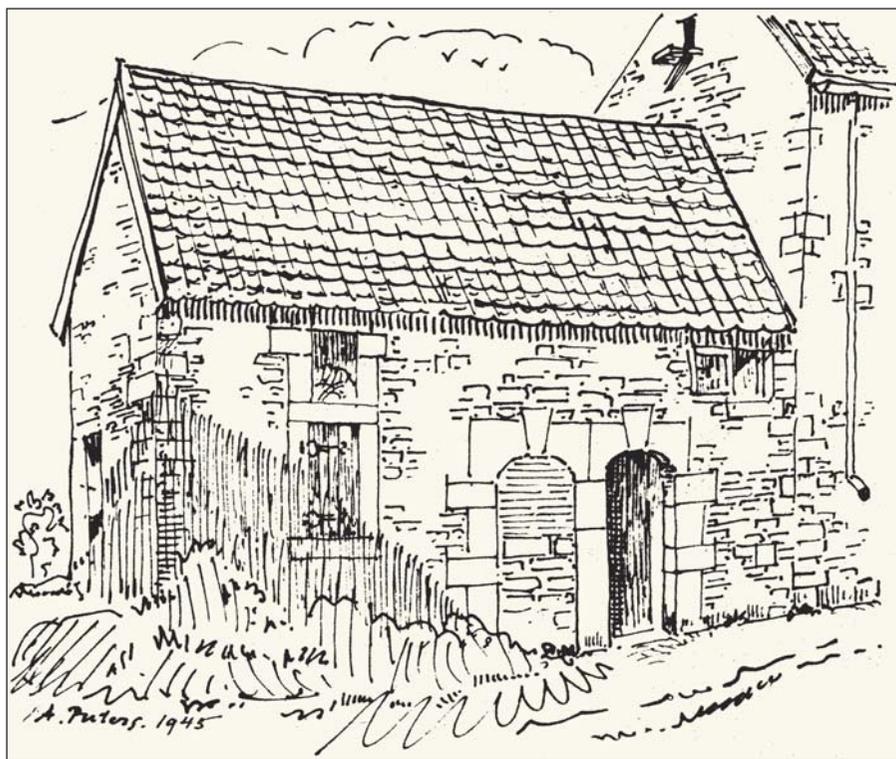
Revenons un instant à la façade latérale de la ferme Dans. En l'examinant avec quelque attention, nous discernons que, malgré la simplicité de sa forme générale, la construction doit avoir été exécutée en deux fois, ce qui se remarquera à une légère différence dans l'appareillage du moellonnage, et ce que confirme d'ailleurs la date 1842 qui est gravée sur la potale qui surmonte la porte charretière de la grange.

La porte de l'étable, faisant partie de la bâtisse érigée en 1774, mérite de retenir notre attention, particulièrement par sa ferrure.



La porte d'entrée du logis est pourvue de pièces de quincaillerie en fer forgé : un heurtor, ou marteau de porte et une entrée de serrure qui figurent ci-contre, à l'échelle demi-grandeur d'exécution.





En regard du pignon en pierre de la ferme Dans, se trouve une ancienne construction, délabrée actuellement, qui doit dater du début du XVIII<sup>e</sup> siècle ; on y retrouve le même groupe de portes jumelées que nous avons rencontré à la ferme Dodeigne.

La maison voisine reconstruite dans le même style a l'avantage de se marier avec les autres d'alentour. On regrette toutefois que les proportions usuelles n'y aient pas été respectées.

Dans le fond de la petite place qui s'étend devant ces dernières constructions, on découvrira, incorporée dans un piédroit de porte, une curieuse pierre sculptée et gravée datant de 1720. On y trouve représentée une figure de saint Guilielmus, c'est-à-dire saint Guillaume. Or on sait que l'établissement de Saint-Roch à Ferrières, à quelques

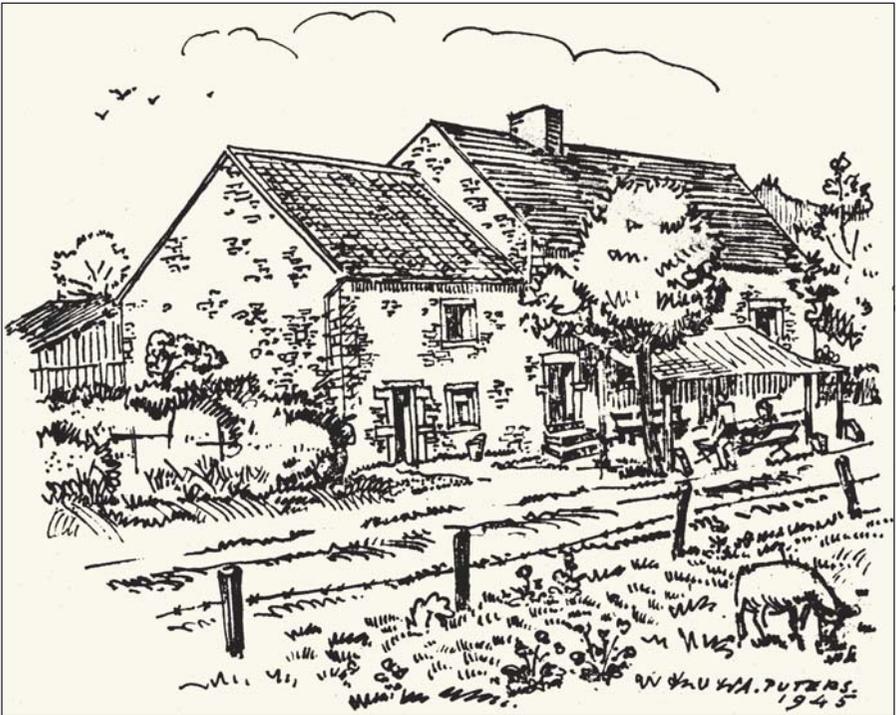


kilomètres de Sy, est installé dans les bâtiments d'un ancien couvent de Guillelmites, fondé au XIII<sup>e</sup> siècle et qui porta jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle le nom d'Abbaye de Bernardfagne. Dans notre pierre, il s'agit donc d'une invocation pieuse à Jésus, Marie, Joseph et à Saint Guillaume, patron de l'Abbaye de Bernardfagne.

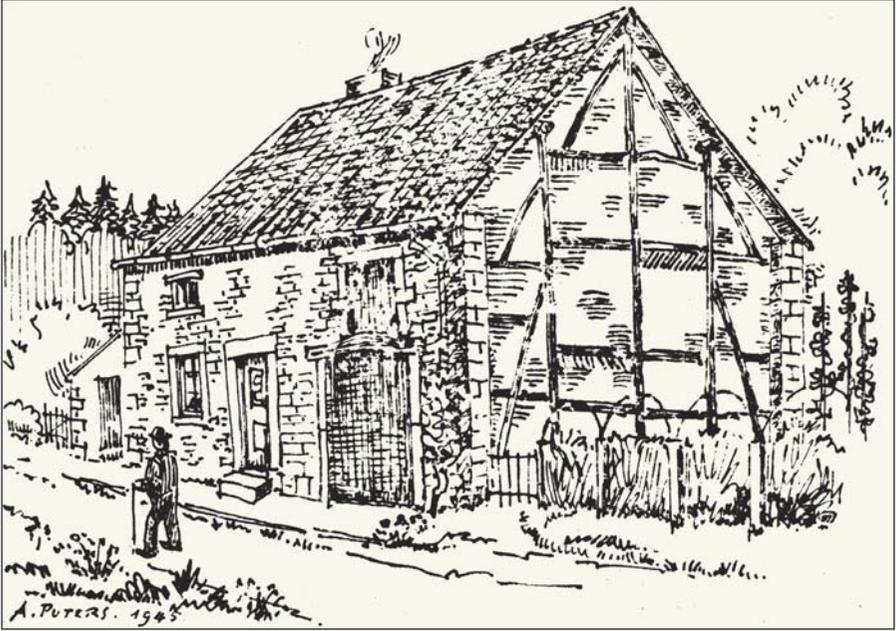
En poursuivant son chemin le long du « *Bâti* », on trouvera un édicule en pan de bois, que certains considèrent comme la plus vénérable des constructions de l'endroit. Mais j'estime que son soubassement en briques ne permet pas de lui attribuer une telle ancienneté. La brique ne dut être introduite qu'à l'époque hollandaise. La partie attenante qui prolonge ce bâtiment est nettement plus vieille. Néanmoins, entouré d'arbres, il fait bonne figure en cet endroit.

Enfin vers l'extrémité du « *Bâti* », on atteint la demeure du peintre Jean van der Meulen qui se fixa définitivement à Sy comme le fit naguère Richard Heintz.

C'est une petite ferme où l'on reconnaît certaines caractéristiques de la construction locale du XVIII<sup>e</sup> siècle ; notamment l'agencement des pierres



aux piédroits des portes ; toutefois les linteaux sont droits. À l'intérieur, on retrouve la disposition des locaux, avec la « *tchampe* », surélevée, comme dans la plupart des fermes précitées.

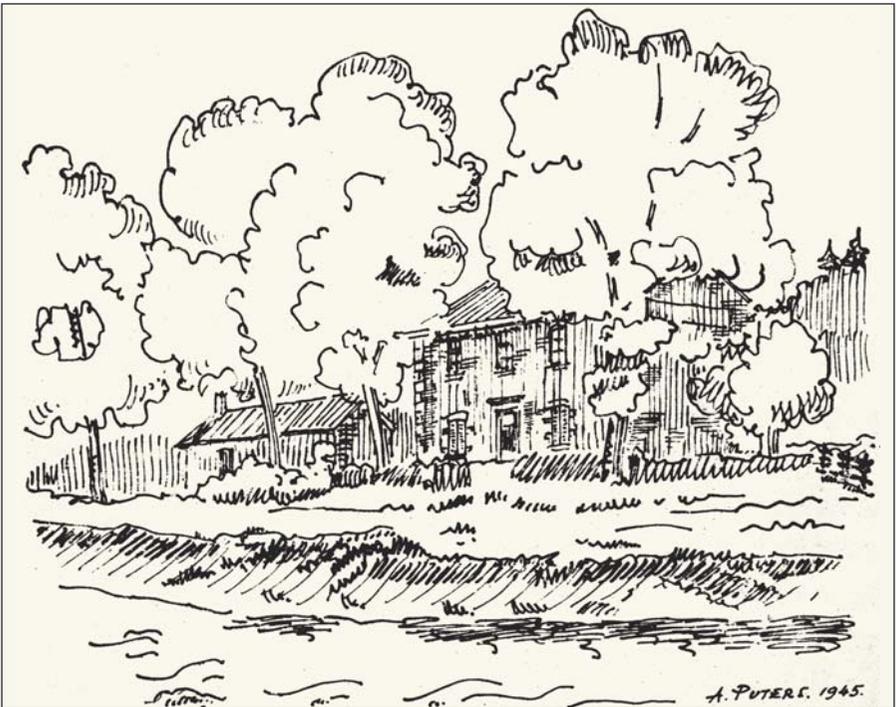


Revenant sur nos pas, nous aborderons, à proximité, la maison Ghysens. Cette construction modeste offre un pignon en pan de bois, avec remplissage de briques ; ce système plus durable est aussi plus récent. Pour le reste, les murs sont en maçonnerie de moellons, avec chaînes d'angle en pierres de taille ; les baies ont des piedroits en délit. Il y a dans ce système de construction un mélange d'application des anciens procédés avec des tendances nouvelles.

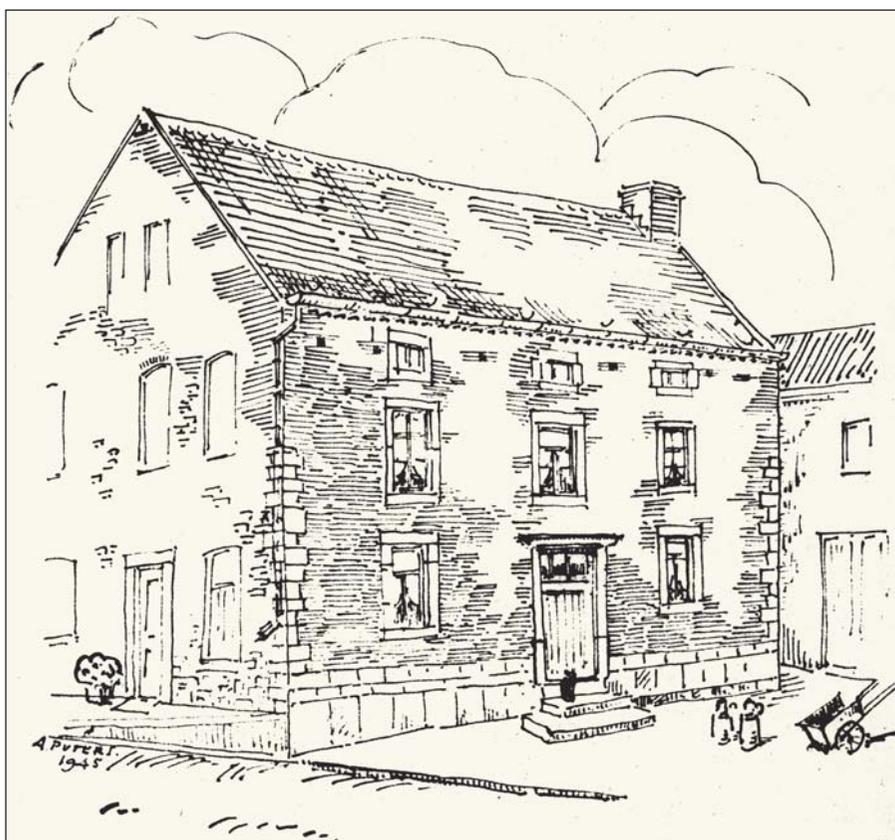
Avec cette maison Ghysens — qui en a probablement remplacé une autre — nous sommes vraisemblablement entrés dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Avant d'aborder l'examen des autres constructions de cette dernière époque, il faut se rendre compte de ce que les pignons en pan de bois étaient depuis lors considérés comme des situations provisoires. Ils devaient lors d'un agrandissement probable, devenir des murs de refend. L'attente d'une prolongation du bâtiment est marquée par le dépassement des murs de face quelque peu par rapport au parement du pan de bois. Ces « *arrachement* » que nous trouvons à la maison Ghysens et à la grange de la ferme Dans, sont continus, alors qu'ailleurs ils sont formés de « *pierres d'attente* » dépassant ci et là.

Le style Empire intervient dans les habitations de Sy avec un retard important ; nous avons vu qu'il en fut ainsi également pour la Renaissance mosane.

Il est probable que la maison Verdin qui s'abrite de façon romantique à l'ombre de quelques vieux tilleuls, à l'extrémité du « *Bâti* », ait été érigée pendant la période hollandaise (1815-1830), à l'époque où le gouvernement entamait les travaux de canalisation de l'Ourthe. La maison Verdin est en réalité une maison éclusière ; il en existe encore une autre qui lui est analogue, à Petit-Bomal. La maison Verdin est de construction très simple, en briques, avec toiture à deux versants en ardoise. La façade principale, tournée vers la rivière, a seule des chaînes d'angle en pierres de taille. Cette façade de trois travées comprend un rez-de-chaussée et un étage. Les fenêtres sont terminées par un arc surbaissé ; dans chaque piédroit en briques sont engagées deux pierres dans lesquelles sont scellés les gonds de volets à jalousies. Tout dénote le souci d'une stricte économie. La porte, située dans l'axe de la façade, montre seule une recherche d'ordre décoratif ; elle est garnie d'un chambranle en pierre sobrement mouluré et surmontée d'une corniche en pierre à profil en doucine très accentué.

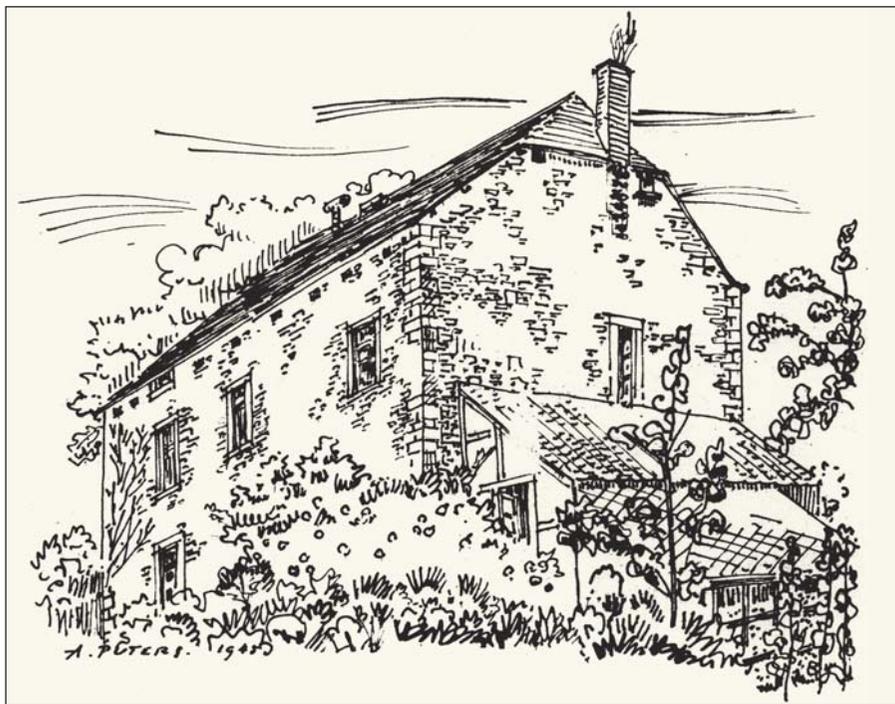
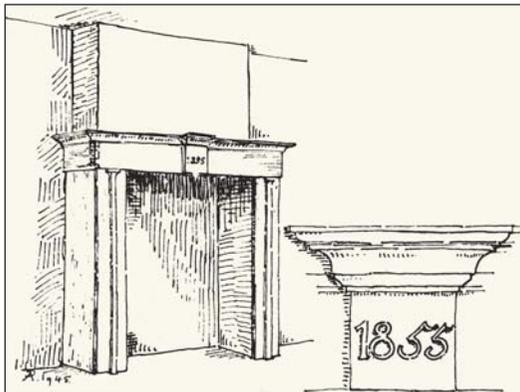


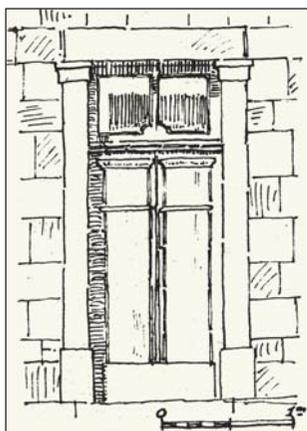
La brique fit son apparition à Sy vraisemblablement lorsque l'administration établit une briqueterie sur le « *Bâti* », afin de se procurer une partie des matériaux prévus pour la construction des écluses. Ces dernières ne furent pas réalisées. Les grandes pierres approvisionnées à cet effet trouvèrent finalement utilisation lors de la construction des murs de soutènement de la ligne de chemin de fer Liège-Jemelle (vers 1865-1866) ; on les reconnaît aisément. Des pierres plus petites et les briques furent mises en œuvre par-ci par-là ; c'est pourquoi je date postérieurement à 1830 la petite maison Ghysens, où les briques interviennent dans le pan de bois du pignon ; de même la remise en pan de bois sur soubassement en briques située près de l'auberge du cheval blanc.



La brique trouve encore son utilisation dans la façade principale de la maison Charrette, au « *Bâti* ». À l'examen du pignon, on verra les traces de la modeste construction primitive en moellons, sans étage, qui fut exhaussée en

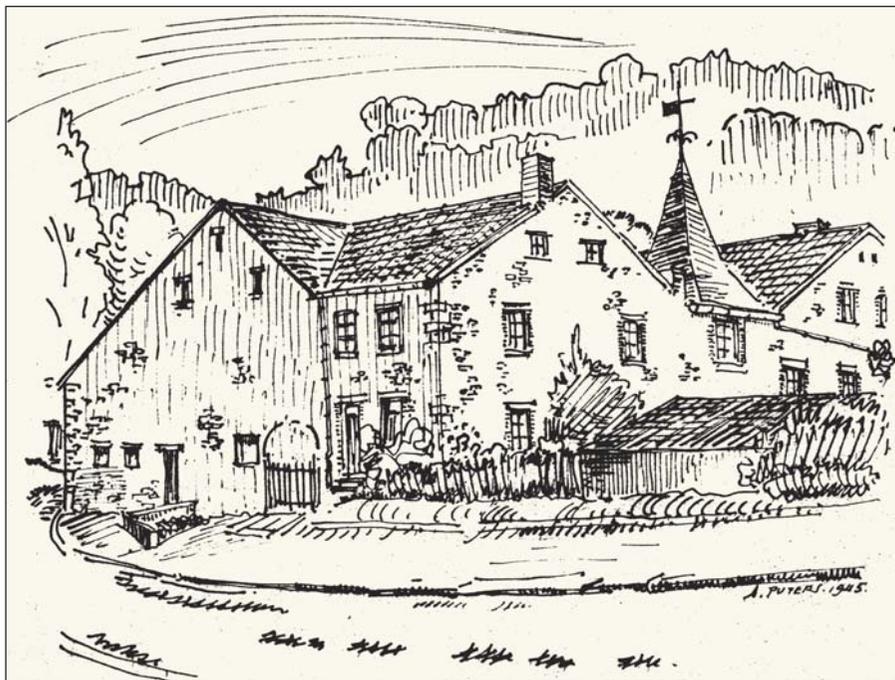
briques ; on profita de cet agrandissement pour réédifier la façade selon le style Empire. On remarquera l'arrêt des chaînes d'angle à un certain niveau, celui de la corniche primitive vraisemblablement. La façade de cette ferme accuse des moyens moins rudimentaires que ceux employés à la maison éclusière : des encadrements de fenêtres en pierres de taille ; une corniche en briques posées en festons, sur champs, un soubassement en pierre. La toiture est ardoisée. Enfin la porte est surmontée de la même doucine proéminente que celle utilisée à la maison Verdin. À l'intérieur, une cheminée en chêne porte en relief le millésime : 1855. L'aménagement intérieur aura vraisemblablement été fait à l'occasion des modifications générales.





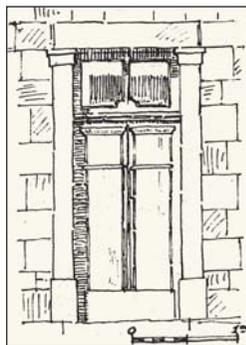
L'influence du style Empire est également marquée dans le groupe des maisons Perpète, en amont de la chapelle. Cette construction simple a ses murs en moellons, sauf la façade principale qui est en pierres appareillées ; la toiture à deux versants, couverte en ardoises, conserve les traditionnelles petites coupes qui surmontent les pignons. Les baies ont des piédroits en délit. D'après les souvenirs du plus vieil habitant de Sy, ce groupe ne fut érigé qu'après 1860. Le bordage de l'une des portes est disposé de manière à constituer deux pilastres accolés ; ce qui semble être une influence luxembourgeoise. Quant à

l'ensemble du groupe, il est bien campé au pied du « *Tiè dè Mont* ».



Redescendons au tournant de la chapelle. Nous y trouvons l'« *Hôtel de la Gare* » tenu par M. Évrard-Charrette. Cette construction qui conserve, par le choix des matériaux, une parenté avec les anciennes fermes du village, a été édifée en plusieurs fois. La partie faisant face à la chapelle constituait l'an-

cienne ferme. Elle est traitée en style Louis XVI, très simple, avec fenêtre du type ci-contre. Cette bâtisse fut érigée tardivement, en 1864, comme l'indiquent les clés d'ancrage formant millésime au haut de la porte charretière de la grange. À cette partie originelle, on ajouta postérieurement, en deux fois, les annexes à pignons et la tourelle à flèche effilée. Cette dernière et l'une des annexes furent édifiées vers 1914 seulement et servirent de logement et d'atelier au peintre Richard Heintz.



Enfin nous nous arrêterons à la chapelle de style Romantique. Elle est dédiée à Notre-Dame de Lourdes. Sa construction débuta en 1868, mais les travaux ne purent être achevés qu'en 1872. Elle fut agrandie en 1909.

Au début de son existence, la chapelle de Sy dépendit de la paroisse de Filot, et ce, jusqu'au 17 mars 1881 ; il paraît probable que Sy fit partie de cette paroisse depuis sa création, en 1803. À partir de 1881, la chapelle de Sy releva de l'église décanale de Ferrières. Enfin, elle fut rattachée à la paroisse de Vieuxville lorsque la chapelle de Vieuxville fut érigée en succursale par arrêté royal du 12 juin 1914.

Le cimetière de Sy ne fut inauguré qu'en 1882. Nous avons vu qu'au XVII<sup>e</sup> siècle les habitants de Sy furent enterrés à Hamoir-Lassus. Au XIX<sup>e</sup> siècle, on enterra à Filot ; une enfant de Sy y fut encore inhumée en 1874.

Tout près de la chapelle, on planta, en 1872, un crucifix rustique, entre deux tilleuls qui ont pris un magnifique développement.

Ainsi se termine, faute d'autres documents anciens, cette petite monographie de la modeste localité de Sy-sur-Ourthe.



*Quelques photographies  
d'anciennes habitations de Sy  
réalisées durant les mois d'octobre et novembre 2020*

















